

*Terre et ciel dans le vent
fêtent leurs épousailles :
]le grand saule allaité
par les sèves humaines
jaillit avec l'été
hors des eaux souterraines !*

L'art de Paul Weiss [1896-1961] se place sous le signe d'un humanisme concret, non divorcé de la réalité. Cependant, le primat y est donné à la vie intérieure, au don de vision et de métamorphose, aux dépens de la représentation purement plastique ou colorée des éléments du monde sensible. Ici l'univers objectif, le lieu natal par excellence s'ouvrent entièrement – comme sous l'effet d'une caresse à la fois brusque et fascinante – au regard du peintre doué de magie sympathique. L'objet est absorbé, transformé par l'esprit en une substance plus proche de lui-même. Son coefficient de réalité s'accroît par conséquent aux yeux de notre conscience, à laquelle, tel un vivant miroir, s'offre l'œuvre peinte. En même temps qu'ils apaisent notre faim de joie visuelle, de perception significative et authentique, chez P. Weiss, les objets concrets s'intériorisent. Ils s'intègrent à un univers plus purement humain, ordonné selon des exigences particulières à la seule fonction mentale. Le fait sourd-muet se transmue en image.

C'est ici que l'on saisit le lien, unique mais capital, entre la peinture et la poésie : ces deux arts refondent les données brutes de l'expérience, par elles-mêmes absurdes, et les recréent en fonction des normes propres à la nature de l'esprit, sur lesquelles reposent en dernier lieu l'exercice de la perception extérieure des choses et tout l'immense édifice de la sensibilité investie dans notre expérience du monde. Le peintre et le poète remettent en cause l'adéquation des données routinières, imposées par l'existence pratique, à la structure fondamentale, à la vérité et aux besoins essentiels de la pensée. Au lieu de poursuivre clopin-clopant une route où seuls l'habitude, la mauvaise foi ou l'aveuglement intellectuel peuvent maintenir ceux qui se sentent satisfaits de leurs rapports avec leur être profond et leur entourage manifeste, l'artiste rebrousse chemin. Il revient sur ses traces jusqu'à l'origine de sa connaissance du monde, afin de s'assurer de sa validité, c'est-à-dire de son accord avec les lois qui régissent son esprit, *de la coïncidence de ce qu'il sait avec ce qu'il est*.

Par cette démarche, il réconcilie le dehors et le dedans, marie le ciel avec la terre, abolit dans l'acte créateur les antinomies qui déchirent partout ailleurs l'âme humaine, et donne ainsi un nouveau départ à la personnalité idéale dont il a, ne fût-ce qu'un instant, refait en lui-même l'unité.

1 Claude Vigée, *Du bec à l'oreille*. Strasbourg : La Nuée-Bleue, 1977, pp. 13-18.

*

J'ai vu travailler Paul Weiss. J'ai noté avec quelle intensité son regard clair, comme dilaté par l'effort de la capture dans laquelle il s'échange avec ce qu'il fait sien, s'attache à la proie visuelle qu'il enserme et taraude à la fois. Je l'ai entendu parler de son art, avec quelle précision et quelle lucidité, en son magnifique dialecte bas-rhinois dans lequel on peut exprimer jusqu'aux pensées les plus subtiles et les plus complexes, à condition de les avoir tirées de sa vie toutes chaudes et de ne pas remâcher quelques vagues souvenirs livresques. Nous avons arpenté ensemble, un dimanche de l'été 1952, ce chemin de Lüberg qui surplombe le village de Hanhoffen, dominant la plaine du Ried semée de bouquets de trembles et de peupliers jusqu'aux marécages du Rhin, partout présent ici sous la terre humide et sableuse, fermée à l'est comme à l'ouest par la crête bleutée des montagnes.

L'artiste, plongé au plus incandescent de lui-même par le contact soudain avec telle présence significative du monde, doit se rassembler autour de son être et tisser, du sein de sa virilité secrète, le réseau des énergies spirituelles enfin prêtes à affronter le jour, à se révéler en situation dans l'existence. Ainsi, chargé de ses propres puissances devenues actuelles et stimulées par la vision des sens, il lui faut s'élancer de toute sa souplesse, par l'exercice de sa plus entière liberté psychique liée au savoir technique aboli dans sa propre possession, en une espèce de savante spontanéité, vers l'accomplissement de cette tâche en apparence impossible : la conjuration et l'expression simultanées de l'esprit par l'esprit. Mais dans cet effort difficilement mesurable, il ne faut pas qu'il vise à côté de sa condition propre – une condition d'homme vivant sur terre parmi d'autres hommes qui partagent son expérience d'ensemble et témoignent de sa réalité, parmi des choses qui sont infiniment proches de lui, qui ont besoin de lui pour affirmer leur existence, comme il exige la leur afin de justifier et de vivifier la sienne.

Ainsi le peintre, donnant libre cours à l'impulsion des profondeurs, veillera à ce que cette énergie soit dirigée dans le sens d'une expérience véritable de la vie terrestre. Elle ne devra point s'égarer au-delà du monde humain, en le prenant par la bande, ni passer, à travers lui, dans un univers ultra-sensuel ou incommunicable. Elle ne se réfugiera pas dans un Éden abstrait, dans un jardin suspendu – loin des vergers et des murs où se situe l'activité temporelle – à l'extrême pointe du percevable. Ce ne sont là souvent que pays de cocagne, villégiatures à la petite semaine où l'on accède à peu de frais, comme à ces paradis artificiels que procure une louche pharmacopée.

Le courant intérieur, pour s'ouvrir à lui-même et se révéler aux yeux d'autrui, empruntera les mille sentiers de la réalité concrète – rêvée ou vécue, qu'importe – qu'il métamorphose et informe. En l'arrachant à sa facticité pesante, l'artiste se l'approprie à ses fins expressives. Pour Weiss, l'enracinement dans le monde sensible ne constitue donc guère une trahison de la spiritualité, mais le chemin d'amour qui mène le plus sûrement vers elle.

Sa passion pour le jeu interne de la lumière, qui l'a fait passer par une longue période impressionniste dont il se dégage désormais, après en avoir tiré une science aigüe de la couleur, son intérêt psychologiques qui lui fait peindre quelques portraits d'une *présence* si rare à notre époque, sa curiosité technique qui est à

l'origine de son œuvre de graveur, son attachement pour le pays réel enfin, celui de son enfance et de toute sa vie d'homme, avec lequel une véritable identification s'opère en lui à l'exclusion de tout autre « monde » – (« Je mourrais », m'a-t-il dit, « si je devais être arraché pour plus de quelques mois à ma campagne chérie des environs de Bischwiller ») – tout ceci exprime sa foi en la nature immanente de la création artistique et répercute dans tous les domaines son *credo* de peintre : la notion d'incarnation inspire chacune de ses attitudes, domine son activité dans les régions les plus variées de son expérience. Pour lui le réel intérieur se révèle à travers *la nature apprise par cœur* (Goethe). Ceci explique l'importance de l'élément local dans sa peinture, cette fidélité vibrante au lieu qui le fait ressembler à un tardif disciple d'Apollonius de Thyane.² Chez ce peintre, le cordon ombilical n'a jamais été tranché : il est resté en contact, comme fils d'ouvrier, avec la classe dont il est issu, comme terrien avec le paysage vivant qui l'a nourri et porté.

On ne connaît vraiment de science affectueuse et savoureuse, et on ne peut par suite exprimer avec sincérité que le monde dont on a surgi, dont on partage l'être profond, dont on assume l'héritage. Ou alors, par contraste, celui envers lequel on est en état de refus, de non-participation absolue. Dans les deux cas la tension psychique permet d'établir un rapport authentique : le mouvement pénétrant de l'amour n'a d'alternative que la flagellation de la haine et de la souffrance. Weiss est en état d'ouverture devant le spectacle quotidien qui lui est consubstantiel. Il n'a jamais quitté l'univers aimant de l'enfance.

C'est pourquoi, chez lui, le circuit de la puissance créatrice à travers *les objets heureux pour l'homme*, dont parle Goethe, peut encore s'accomplir. Cette énergie n'est pas refoulée en lui-même par l'opacité absolue des données extérieures qui confronte la plupart des artistes ou poètes de notre époque. Chez Paul Weiss, l'énergie expressive première, dont le monde du regard sera le réceptacle, revient vers sa source intime. Mais elle y retourne illuminée. Elle est révélée à elle-même par ce passage dans le concret, par cette épuisante mais bienheureuse épiphanie à travers une patrie qu'elle rédime en la modifiant dans sa direction propre.

Les paysages des années 1930 à 1940, aériens et brumeux, révélaient une influence trop purement impressionniste. Cet art parvient à sa libre maturité dans certaines peintures vigoureuses des deux décennies suivantes : « *Le Saule du Vieux-Rhin* » (1951), « *La Rivière sous les Arbres* », « *La Barque amarrée dans le Vieux-Rhin* » (1952) témoignent d'une manière où la délicatesse des nuances, la suggestion vibrante de l'atmosphère estivale s'allient à une forte vision concrète, une mainmise formelle et substantielle sur les réalités perçues. Plutôt que l'emprise de Monet ou de Signac, on y décèlerait – si quelque ancêtre pouvait éclairer une évolution tout à fait spontanée – la leçon salutaire de Corot et de Courbet. Ainsi se manifeste chez Paul Weiss l'expérience d'une unité poétique avec les objets du monde, saisis à travers la clarté solaire, éprouvés profondément par-delà les surfaces lumineuses. Le tableau désormais ne sert plus de prétexte à des sensations visuelles subtiles, ou à des variations d'ordre sentimental sur le thème cyclique des saisons. Il tend à nous offrir un univers habitable, un lieu créé pour la résidence heureuse de l'homme. Par l'intermédiaire de ces puissantes architectures colorées faites d'ombres et de feuillages engagés dans un multiple corps-à-corps, de ces maîtresses branches qui s'arc-

2 Apollonios de Tyane (plutôt cette orthographe), né à Tyane en Cappadoce vers 16 de notre ère et mort à Éphèse en 97 ou 98, était un philosophe néo-pythagoricien, prédicateur errant, personnage légendaire dont la biographie fut diffusée par Philostrate au début du III^{ème} siècle. (Note de l'éditeur.)

boutent à des nuages écumant très haut en plein ciel, s'accomplit soudain le mariage des présences naturelles et humaines. « *Le Saule du Vieux-Rhin* » dispense une vérité intérieure qui demeure irréductible à la seule habileté technique du peintre. De telles œuvres nous aident à exister ici-bas. En face d'elles s'accroît quelquefois notre désir de vivre et de respirer l'air de ce monde.

Ainsi, dans les tableaux actuels, le cercle se referme sur lui-même, l'esprit retourne à l'esprit ; mais comme un filet jeté dans l'océan des créatures par le pêcheur spirituel, et retiré au crépuscule, lourd de poissons étincelants, il s'est enrichi des trésors capturés dans ses mailles sensibles lors du grand sondage de l'espace natal et cosmique.

L'artiste œuvrant selon ces principes refusera toute démesure, toute incursion au-delà des frontières humaines, dont l'intention même et l'inspiration luciférienne lui paraîtront suspectes, nourries de dérision à l'égard de l'homme et de son ouvrage : elles visent, en effet, à répudier à la fois une condition et une création proprement terrestres, confondues dans un commun sarcasme.

La peinture de Paul Weiss nous enseigne que c'est à travers l'homme, par le truchement du monde de l'homme que l'artiste doit s'accomplir, afin que, par un juste retour, l'homme se découvre ou se retrouve entier dans l'image que l'art lui présente de son univers. C'est dans cette mise en équation de l'homme et du monde que la vie créatrice de Weiss trouve en même temps ses limites et son impératif. Cet effort d'investissement réciproque met sur son œuvre récente sa marque caractéristique et comme l'empreinte de son destin.

